

Pour une ontologie des déchets nucléaires.

La question de l'énergie nucléaire et de ses usages civils et militaires, préoccupation latente des sociétés contemporaines, émerge périodiquement comme un problème à l'occasion des incidents et des catastrophes. Ces événements ravivent la mémoire, nouant Fukushima à Tchernobyl et Tchernobyl à Hiroshima et Nagasaki dans un récit commun. Elle est aujourd'hui en France au cœur du politique à travers la polémique sur le nucléaire comme enjeu de la campagne électorale pour la présidence de la République : des procès en « irresponsabilité » sont intentés de part et d'autre à coup de chiffres et de prophéties catastrophistes. Nous voudrions aborder ici cette histoire, non pas à partir de la notion d'énergie (et de la difficulté à en faire l'histoire), mais à partir du stade ultime, problématique et lui aussi vivement polémique, du processus de production d'énergie nucléaire, celui des déchets. Si l'énergie nucléaire peut être considérée comme l'appropriation par les hommes d'une puissance qui a été dans la nature, les déchets sont des artefacts difficiles à qualifier. Ces « hybrides » ne répondent pas à la définition usuellement donnée de l'objet techno-scientifique (Bensaude-Vincent, 2009) puisqu'il sont vidés de toute de fonction ; mais ils ne peuvent pas non plus être restitués à un cycle « naturel » puisque leur existence menace la vie sur terre. Leur seul destin acceptable est le confinement radical, seule réponse possible à leur **intraitabilité**.

Hannah Arendt on le sait caractérisait l'époque contemporaine à travers une transformation ontologique de l'objet technique. Alors que l'« œuvre » de l'*homo faber* contribuait à la durabilité du monde commun, l'objet que l'on peut qualifier, sans trop trahir la philosophe politique, de techno-scientifique relève de l'animal *laborans* en tant qu'il renforce l'incessant renouvellement du processus vital. Avec les déchets nucléaires, nous croyons voir émerger un type d'objet radicalement nouveau et inapte à rentrer dans ces catégories. Constituant le terme ultime du processus de traitement de la substance nucléaire, il ne peut plus être « recyclé » dans le travail incessant de l'animal *laborans* ; et, s'il est durable au delà de l'imaginable et bien œuvre des hommes, il constitue une menace à court, moyen et très long terme pour la durabilité du monde commun, lequel doit impérativement s'en protéger.

Pour avancer dans ce questionnement du statut ontologique des déchets nucléaires, ceux-ci seront abordés du point de vue de ce que l'archéologue Laurent Olivier appelle « l'objet mémoire » (Olivier, 2008). Cet auteur nous montre comment les « déchets » les « restes » sont le support privilégié de la recherche archéologique. Vestiges, et traces du passé, ils ne sont pas le témoin intact d'un passé révolu auquel ils pourraient nous donner accès mais la trace perpétuellement « remaniée » (Halbwachs) dans un processus tant naturel que culturel et à partir de laquelle nous nous représentons le passé. Tout vestige est un palimpseste et c'est sa capacité à « survivre » (Severi 2007) et à se transformer qui en fait le support de l'archéologie qu'Olivier définit comme relevant plus d'un travail de mémoire que de l'histoire (ces thèses seront mises en regard du projet de Paul Ricoeur d'une histoire-mémoire). Or l'« intraitabilité » (dans l'état actuel des connaissances) des déchets nucléaires ultimes leur dénie la possibilité de devenir un objet-mémoire. Produits de l'activité humaine dans sa relation avec la nature, leur extrême dangerosité les empêche d'être réincorporés, réappropriés matériellement mais aussi symboliquement faute d'un

regard lucide (ou cohérent) des sociétés sur leur production et création de nouveaux artefacts. L'ambiguïté du statut contemporain de l'énergie nucléaire, écartelée entre le symbole du mal absolu (Jean-Pierre Dupuy, Anders), la promesse toujours renouvelée de puissance et de maîtrise ou mal nécessaire pour conjurer l'incertitude, rend difficile son intégration dans un « grand récit » (Michel Serres, 2008) du monde contemporain.

Le problème sera étudié à travers le cas français. En France, les déchets nucléaires sont rentrés en politique (Barthe, Chateaufort 2006) ce qui a mené à un compromis qui s'inscrit dans une forme paradoxale de temporalité (Gras). Alors que l'irréversibilité (liée à ce que nous appellerons ici l'intraitabilité) faisait consensus au sein de la communauté scientifique et militait pour l'enfouissement en profondeur et définitif des déchets, l'entrée en scène de l'opinion, du politique et de la société civile à travers les riverains des sites d'enfouissement et les mouvements anti-nucléaire a débouché sur une solution curieuse et apparemment paradoxale : un moratoire de cent ans au cours duquel l'enfouissement irréversible doit rester « réversible ». Nous nous demanderons si ce compromis traduit une confiance dans la capacité de la science (ou de la société) à trouver des solutions ou l'incertitude et le doute quant à l'avenir qui imprègnent les représentations collectives. Et s'il est incertain que ce siècle d'attente permette de trouver une solution technoscientifique à la question des déchets (par la transmutation par exemple), peut-être nous donnera-t-il le temps de leur élaboration symbolique

Bibliographie

- Anders Gunther, *La Menace atomique. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2006
- Arendt Hannah, -Condition de l'homme moderne, préface de Paul Ricoeur, Pocket, 1988, 1992 ; *La crise de la culture*, Gallimard, 1972, 1989 (
- Barthe Yannick, *Le pouvoir d'indécision. La mise en politique des déchets nucléaires*, Economica, 2006
- Bensaude Vincent, *Les vertiges de la technoscience. Façonner le monde atome par atome*, Paris, La Découverte, 2009.
- Pierrick Cézanne-Bert, Francis Chateaufort, . « La trajectoire argumentative de la réversibilité dans la gestion des déchets radioactifs » ANDRA, 2006. .
- Douglas, Mary. 1976. *Purity and Danger: An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*. London: Routledge
- Dupuy Jean-Pierre, *La marque du sacré : essai sur une dénégarion*, Carnets Nord, 2009
- Halbwachs Maurice, *La Mémoire collective*, Albin Michel
- Gras Alain, *Sociologie des ruptures*, Paris, PUF, 1979
- Olivier Laurent, *Le sombre abîme du temps*, Le Seuil, 2008
- Ricoeur Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Le Seuil, 2000
- Serres Michel, *Le mal propre : polluer pour s'approprier*, Le Pommier, Paris, 2008.
- Séveri Carlo, *Le principe de la chimère. Une anthropologie de la mémoire*, Aesthetica (Musée du Quai Branly), 2007